

* *

Ne vous paraît-elle pas exsangue, l'humanité ? Et pourtant elle parle. Elle appelle dans sa vérité triste et nue. Comme un reflet, un miroir aussi trouble que ceux d'autrefois. Qui donne à voir que les puits sont trop profonds parfois pour continuer d'exister...

Et dites-moi : « Que reste-t-il de l'être humain, lorsque son sang se coagule ? Et que deviendrions-nous si nous ne prenions le temps d'entendre la respiration des hommes et des femmes, comme autant de cris sourds qui nous requièrent ? »

Un autre passant, le dernier mais agacé, me fait remarquer que « ce ne sont que des mots, somme toute, tracés pour un article, qu'il n'y faut pas chercher la rencontre d'hommes et de femmes... Du papier ! »

Et pourtant... C'est que..., derrière les pages, ou dans les marges, en dehors de l'ouvrage, tu peux, lecteur, inventer des clairières..., car la forêt nous perd quand elle devient labyrinthe. Mais si les mots, maladroits, trahisons à force de timidité, effrayés de tant d'horreurs, devenaient un obstacle sans issue dans l'esprit de ceux qui se sont hasardés à les parcourir, du bout des yeux mais prêts à se laisser rejoindre ?

Oui, c'est vrai, on peut s'y noyer. Et s'y désespérer. Comme sur les quais du métro, à la recherche d'un Guignol qui enlèverait les masques pour découvrir enfin le sang qui respire et les larmes qui font vivre, un peu d'espérance. Ou de la confiance... pour enfin « voir / ce qu'on ne peut regarder / écouter ce qui ne peut pas être dit / comme si tu naissais en plein soleil / comme si tout ce que tu savais / mourait¹⁴ ».

14. Daniel Turcea, *L'Épiphanie*, Paris, La Différence, 1997, p. 27.

clairière, là où seront possibles d'autres avancées promises. Car elle est promesse, tenue mais jamais close.

La confiance est action qui ne se satisfait pas du rivage ; elle ne peut se contenter de la contemplation des eaux qui roulent. Il lui faut traverser la rivière, en consentant à se laisser transformer par l'acte même de traverser. Elle n'est pas une pétition de principe, proclamée de haut ; elle exige de l'intérieur la mise en œuvre de ce qui s'engendre de la confiance partagée.

La confiance, un paradoxe. Comme une voie à double sens : à la fois construire la maison et laisser croître l'arbre¹³, - sans que l'une des deux attitudes ne prennent la préséance. Activité, passivité. S'avancer ensemble sur une route qu'on ne connaît pas, la découvrir ensemble, et pour cela marcher, ne cesser de marcher, et laisser la route se dévoiler. La confiance se construit elle-même sur elle-même, elle appelle la confiance, elle s'engendre d'elle-même, - si jamais ne s'arrêtent l'attention et la relation, quoi qu'il arrive.

Des enfants, dans l'encoignure d'une porte, sur la rue, me lancent : « On ne *fait* pas confiance. On ne peut pas. » Oui, c'est bien sûr, on la laisse émerger. Tu ne peux affirmer « je lui fais confiance », ni même « il faut faire confiance », car elle se donne sans que l'on décide ni la mette en œuvre. La confiance nous relie déjà, toujours déjà, nous dépassant l'un et l'autre. Elle est face à la violence du malheur comme la force pauvre et dénudée. Comme le jonc dans la boue de l'étang.

Un 6 décembre

Sur le quai du métro *Château Rouge*. Pieds nus dans ses chaussures. Habillé comme en juin. Il tremble, comme s'il avait Parkinson. Il a 60 ans, peut-être. Debout, courbé. Il marche très lentement, hésitant, le visage fixé sur le sol, levant le bras comme pour atteindre une rampe. Lorsque je m'approche, il me rejette. D'un geste brusque et d'un visage fermé. Il ne veut pas de moi, vraiment pas, je l'ai senti aussitôt : « Fous le camp ! Je veux voir personne ! » Puis il me pousse avec son poing. Ce n'était pas la première fois que je le voyais, mais je ne lui avais jamais parlé. Puisqu'il me renvoyait, je n'ai pas insisté, et je suis allé parler à un petit groupe à l'autre bout du quai. Pendant ce temps-là, il s'est déplacé vers l'escalier, s'est assis près de la sortie du quai.

En partant je lui fais un signe de la main. Il m'interpelle : « Vous m'avez parlé tout à l'heure ? » Je m'approche, lui serre la main, m'assieds à côté de lui. « On peut pas parler à tout le monde. Il y a trop de monde. Vous savez combien il y a d'hommes sur la terre ? » Moi : « Bientôt sept milliards. » Lui : « Non, beaucoup plus. Parce qu'il y a tous ceux qu'on compte pas. Ceux qui vivent dans les forêts et personne sait qu'ils existent ; et ceux qui se cachent, et ceux qui vivent comme des morts, et ceux ... » Puis, en me regardant comme à la dérobée : « Vous donnez des hébergements ? » Moi : « Non. » Lui : « Alors qu'est-ce que vous faites ? Vous parlez ? Les mots ça sert à rien. Il y a trop de mots. » Il me dit qu'il dort dans la rue parce qu'il n'y a pas de place dans les foyers. Il s'appelle José. Je ne l'ai jamais revu.

13. J'emprunte cette double image à Maurice Bellet, *Le sauvage indigné*, Paris, DDB, 1995, p. 62.

s'enferme pas dans la résolution de problèmes. La confiance n'est pas une solution, mais une réponse⁸ qui ouvre au prolongement de la relation plutôt que de signer sa fin ou son accomplissement. La réponse désigne un marcher ensemble, un avenir à recevoir, sans rester jamais fixé au signe sur la route qui tracerait l'étape finale.

La confiance est présence. Elle fait le lien entre le passé et l'avenir. Davantage : elle est ce lien d'humanité qui ne distingue pas dans les extases du temps pour ne pas les pétrifier. Elle fait mémoire, qui rend présent, et ne reste jamais cerclée sur ce qui a laissé des traces ; et projette en même temps vers demain, sans fuir dans l'illusion ou le rêve. La confiance n'est pas fille de l'imaginaire, ne se berce pas de mirages. Mais ancrée dans le plus présent, le quotidien, l'engluement dans l'ordure et les paroles d'effroi, sans colmater les déchirures.

La confiance est attente. Un engagement pour l'avenir. Un pari, car il s'agit d'attendre, sans que l'attente ait un objet. Attendre en n'attendant rien, sinon ce qui viendra, ce qui se laissera engendrer de cette attente même.

Attente encore puisque lorsque l'obscurité n'en finit pas, comment ne pas ressentir en soi le désarroi et la peur, l'angoisse que tout ne finisse mal, ou ne finisse pas ? Il n'est jamais acquis que la lumière surgira... Cette inconnue est en dehors de tout calcul. Elle vient vriller la confiance, lui faire perdre assurance et foi. C'est alors qu'elle germe la confiance : comme si l'attente évidait l'être de tout avoir pour laisser transparaître un visage de paix. Alors malgré la nuit qui dure, chacun peut dire que la route s'est éclairée de la confiance partagée, fut-ce avec larmes. « On finit toujours par rencontrer l'autre au niveau où on le cherche⁹. »

Et attente encore. Car pour être en confiance avec quelqu'un, il convient de s'attendre à... Etre dans cette attitude qui *croit* que celui-là, là sur le trottoir ou dans le métro, est avide de construire, ouvert à l'avenir qui reliera. Ce n'est pas si simple, et l'on ne sait pas souvent ce que l'on dit... Car la pente sans cesse renaissante est de « penser à leur place¹⁰ », et de ne pas même imaginer qu'ils puissent avoir soif et désirer transmettre le trésor caché de la vie. Lorsqu'en plein midi la lumière a déserté, qui s'attendrait à la mémoire ? Comment s'attendre à ce que la pierre rejetée des bâtisseurs devienne la pierre d'angle¹¹ ?

Cette confiance est une quête. Qui n'est autre que le chemin lui-même sur lequel chacun peut se mettre à l'écoute. Et expérimenter pour lui-même les changements qui, pas à pas, se construisent.

La confiance est une traversée. Elle fait passer sur l'autre rive, mais « sans jamais que l'on aborde¹² ». Elle est de l'ordre du *déjà* et du *pas encore*, contraire de l'immobilité. Tension constante, espérance. Non l'espoir rivé au résultat, mais l'espérance du conditionnel. Elle creuse l'entre-deux de la relation, rehausse le face à face en lui donnant de se recevoir comme orienté, et donc en mouvement.

Elle est passage et traversée encore en un autre sens : elle est recommencement, ne se satisfaisant jamais du point où elle est arrivée. Désir, faim et soif d'une encore nouvelle

8. J'emprunte cette distinction à Paul Ricœur dans *Le Mal, un défi à la philosophie et à la théologie*, Genève, Labor et Fides, 1996, p. 39.

9. Christian de Chergé, dans John Kiser, *Passion pour l'Algérie. Les moines de Tibhirine*, Nouvelle Cité, 2006, p. 105.

10. Cf. père Joseph Wresinski, *op. cit.*, p. 104.

11. Cf. *Actes des apôtres*, 4, 11.

12. Selon l'expression d'André Neher, *Le puits de l'exil. La théologie dialectique du Maharal de Prague*, Paris, Albin Michel, 1966, p. 147.

puisqu'il est à côté de lui. Je le vois presque chaque semaine depuis bientôt dix ans. Qui est-il ?

Sur la route

Que faire et comment faire lorsque l'homme anéanti charrie le désastre avec lui ? Il faut écouter avec une attention telle que notre écoute se porte plus loin, pour rejoindre ce qui se dit, là où cela ne se dit pas encore, ne peut se dire, ne se dira peut-être jamais. « *Le il faut* te trompe, me disent les passants tous ensemble... » Oui, c'est vrai, il ne *faut* rien, sinon pas de confiance possible. Et l'on ne *doit* rien non plus, sauf être soi-même au plus près de sa fidélité native.

En écoutant, tu interprètes, non pour dire ce qu'ont voulu dire les gens, mais ce que tu entends, aux plis de toi-même, ce qui t'atteint en ce lieu secret où tu habites proche de ce qui t'a blessé. Ce qui jaillit de toi-même, provoqué par la rencontre, est l'humus où se fortifie la confiance pour qu'elle s'exerce.

N'oublie pas, - je me parle encore à moi-même pour découvrir ce qui est... N'oublie pas de déterrer la voie, avec un « e », pour prendre le temps - prendre le temps, la durée - d'accéder jusqu'à la source : car c'est là que se tait la parole qui cherche à se dire, l'expérience qui voudrait se transmettre, les bribes de vie et les fragments dont le corps encore se souvient. Les yeux en sont le plus souvent la mémoire horrible. Et nous voici dans le silence, attendant l'un et l'autre, et reconnaissant soudain que dans le malheur et l'abjection s'enfermaient la requête et l'appel, la demande, l'invitation, à une grande œuvre de renouement : refaire le lien, pas seulement social, mais le lien qui nous relie à nous-mêmes parce qu'il nous a déliés du mutisme.

Telle est la confiance, clairière sans échelas jeté en terre qui soutiendrait le sens. Simple relation se recevant d'un consentement mutuel, que nulle oreille pourtant n'a pu percevoir.

La source n'est pas au bout des baguettes...

Nul ne peut définir la confiance. Ni la vraiment nommer. Comment diriez-vous avec le dictionnaire la route d'errance et de nuit, et l'ébranlement d'où émerge la confiance, si proche de la petite fille dont parlait le poète au sujet de l'espérance ? Elle est un élan qui ne se peut contenir dans les rets du savoir. Ne serait-elle qu'une rumeur où s'éténue la parole ? Tantôt j'imagine pouvoir dire, tantôt ce n'est plus qu'un murmure où se tapit le silence muet... Serait-il décent de risquer quelques propositions pour lui donner une voix ?

La confiance est créatrice. Elle procède de la relation et la fonde. Ce sans quoi la relation s'épuise, et sombre dans l'immédiat : « aider ce monsieur », « lui donner à manger », « le vêtir », « satisfaire l'urgence », « trouver de quoi combler les manques ». Il le *faut*... Le couperet du « il faut », tranchant du coupable pour le coupable, sans rémission. La confiance à l'inverse se fie à l'humanité de l'autre, et rend possible la durée, lente patience, qui ne

Vers la confiance... quand même

Quand je rencontre André ou Michel, je ne pense pas à la *confiance*. C'est un peu abstrait. C'est un mot du monde que se construisent les autres... Un mot pourtant que je prononce, de temps en temps, comme pour faire mémoire. Un peu comme la phrase du psaume « *Si le Seigneur ne construit la maison en vain peinent les maçons* ». Ça donne du courage. De l'espérance. Et conjure la nuit, ouvre la route, encore une fois, encore aujourd'hui. Parce qu'au malheur muet l'avenir peut donner sens...

« Si tu fais confiance, disait encore un passant, tu n'es plus enfermé dans ce que tu vois et qui t'asservis. » Disait-il qu'à trop regarder le vêtement, à ne sentir que l'odeur ou à ne vouloir qu'expliquer et comprendre, à ne penser qu'aux heures qui suivent et aux dispositifs éphémères, on emprunterait le chemin de halage au lieu d'entrer dans le torrent et de le laisser conduire ? Sans souci des roches.

La confiance, cette capacité de l'ouverture à un secret, apparemment celé. Comme le coquillage est capable de l'immensité. Alors ce qui se tait prend naissance... et l'on entend que personne n'est tellement épuisé qu'il ait renoncé à la source humaine..., s'il est un regard qui écoute, et donc renonce à frapper l'autre des images ou des mots qui font muraille.

C'est dire qu'elle n'est pas une stratégie, la confiance. Ni pédagogie, ni thérapie. Mais le seul désir d'abandonner la volonté de sauver l'autre. Et donc de ne plus s'effondrer dans sa propre angoisse, pour laisser l'autre marcher, en avant, en arrière, le laisser libre.

Personne...

Je ne l'avais pas vu. Les yeux à peine ouverts, dans l'ombre, il me regarde. Pas surpris. C'est moi qui le suis, je le cherchais sans penser le trouver là. Il ne dit rien. Je prononce juste son prénom. René, il s'appelle. Ou plutôt... car lorsqu'au début je le lui demandais il disait : « *Personne*. Je m'appelle *Personne*. » Pas si simple de rencontrer *Personne*, comme une personne.

Il a dormi là, entre les deux magasins de vêtements, dans le recoin, sur des cartons. Pas loin de la chaussée, à quelques mètres aussi du métro. Les passants sont rares ici la nuit. « Tranquille, je suis. » « Là-bas j'avais peur. Trop dangereux maintenant. Depuis qu'ils sont là, la nuit on peut plus rester. C'est les papiers qu'ils veulent. L'argent aussi. Mais j'en ai pas. Ça craint quand même, parce que c'est au cutter qu'ils te le cherchent ton portefeuille. Remarque, depuis le temps, j'en ai plus. Mes papiers, ils sont juste dans ma poche, dans une enveloppe. Avant je les donnais au pharmacien. Il a changé, et l'autre il a plus voulu. C'est comme ça. »

Il a toujours froid. Toujours seul. Il me dit qu'il en a marre, des autres, de tout. « Je ne sais pas. Faut pas me demander. C'est comme si ça n'existait pas. Tu sais, la vie court et puis quand tu regardes trop, derrière, tu comprends, alors tu te perds. C'est le jour le jour. On dit que je suis philosophe. C'est parce que je dis toujours ça. » Il parle pour lui. Pour moi aussi,

Louis au Père Lachaise

Dans une rame du métro. Station *Père Lachaise*. Sur le quai d'en face je reconnais Louis. Je descends pour le rejoindre, lui dire bonjour. Méconnaissable, son visage. Je pense « de quel souterrain sort-il ? », mais la question voulait combler l'abîme entre nous deux, et je reviens à lui qui lève la tête lorsque je lui tends la main. Il me regarde, ne semble pas me reconnaître. « C'est Jean-Claude. Nous nous voyons chaque semaine, ici, ou dans le quartier. Vous vous rappelez ? » Il me dit oui, qu'il me reconnaît... Je lui parle un peu, de quoi, pas facile de parler pour entretenir ce qui reste sous la cendre... Il ne dit rien, baisse la tête, ailleurs, retourné là-bas, de l'autre côté et du jour et de la nuit.

Louis est à côté de quelqu'un, que je n'ai jamais vu, qui ne va pas mieux que lui. Je lui dis bonjour, il ne répond pas, je lui dis mon prénom, il me serre la main. Je n'ai que cela, mon prénom, ma main, pour dire et montrer que je suis là, simplement moi. Je m'assieds un moment sur le siège libre, près de Louis. Et c'est le silence, dans le vacarme pourtant de chaque rame et dans les interstices des regards des voyageurs qui font beaucoup plus de bruit encore...

Quand je le quitte il me serre la main vraiment, je veux dire qu'il serre ma main et la garde quelques secondes. « Vous voulez que je reste un peu, encore... » Je me rassois, et ne pense plus guère, sa poignée de main s'incrute, j'entends lointain comme un appel au secours. Désarmé, je lui demande s'il a besoin de quelque chose, s'il veut aller à l'hôpital... Plus tard je pense qu'il a nécessité de tout, c'est-à-dire d'humanité. Il ne dit rien, toutefois me regarde. *Qui* me regarde. A un moment je prends sa main, il la laisse dans la mienne. Je me dis que je suis en train d'accompagner quelqu'un en train de mourir. Il n'y a pas grand monde sur le quai, et les voyageurs ne nous voient pas, je ne vois pas qu'ils nous voient, ailleurs, je ne sais où, nulle part peut-être. Je pense au froid dehors, au visage de Louis sans contour, à l'homme qui est de l'autre côté, au silence. Je pense et ne pense pas. On ne peut s'empêcher de penser, lorsque tout est vide entre nous. Mon regard passe de la main dans la mienne, à son visage, au quai d'en face où des gens lisent le journal, bavardent. Je suis là, désarmé. Et le malheur m'obnubile. Car, c'est ça, c'est le malheur, derrière la souffrance qui a nom, au-delà d'elle, sans forme, le malheur. Et là devant cet homme, ces deux hommes, je ne peux qu'être là. "Être là, regarder, se taire, en croire ses yeux. Comme un peu disparaître⁷." Serait-ce à mon insu de la confiance ?

Moi : « Je dois partir. » Et le voici qui parle, pas grand chose, quelques mots : « Merci, t'en fais pas, ça va aller. » Une tape sur le dos de la main, ses lèvres sourient, ses yeux sont si tristes. Comme une réponse, ou un appel ? Du métro je lui fais signe, car il me regarde partir. Il lève la main.

Dans le compartiment, deux jeunes amoureux... Je pense « c'est la vie qui reprend », « était-ce encore la vie, sur le quai ? » Comme toi, lecteur, je peux répondre à la question, nous avons toujours les bonnes réponses, parce que nous les savons, et qu'elles lissent les roches du désert... Mais rien ne gommara l'effroi de tout à l'heure...

7. Gil Jouanard, "Le jour et l'heure", *La Nouvelle Revue Française*, n° 540, 1998, p. 33.

La rencontre comme un terreau

« Tout commence par une rencontre ». C'est ainsi que s'exprimait Marcel au début d'un entretien pour mieux comprendre la route qu'il avait suivie⁵. De quelque manière qu'on la décline, la confiance est l'aventure d'une *rencontre*. Sans elle ne doit-on pas dans la vie s'accommoder d'une marche à l'estime, comme sur l'écume.

« Si tu n'es un hôte, tu ne rencontreras pas celui que tu regardes », m'avertit un passant. Car indépassable, son altérité... Tu ne seras jamais l'autre, l'expérience et les références au moins t'en séparent, davantage même que le corps. Tu le sais, mais il arrive que la main se referme sur ce que tu crois deviner de la pensée ou des désirs de l'autre, imaginant comprendre ou pouvoir se mettre à sa place... Sa place n'est pas tienne, et tu n'es proche de lui que comme un *hôte*, d'abord reçu. Et il arrive parfois que s'engendre la *présence*, comme réponse à une requête. Son advenue soudain ouvre, lentement, à la *réciprocité*. C'est ce qui est le plus difficile car on ne sait jamais ce que (à quoi) cela engage, et que cet exercice de la patience est sans balise, hors de toute maîtrise, libre de tout projet. Elle est simplement donnée par surcroît. Se découvre alors que l'on s'était laissé *affecter* par la rencontre, au point de participer à une destinée commune, celle qui se réalise sur le sol commun d'un *nous* auquel le *je* et le *tu* se révèlent participants.

Serait-ce déjà trop dire ? Et feindre de savoir pour refuser le détour ? Et ne pas se laisser regarder par les visages trop marqués du malheur et de l'exil ?

« Ose franchir la porte, murmure un autre passant, pour entendre et regarder tant et tant d'ombres qui n'attendent que la confiance... pour laisser s'ouvrir la vie celée en eux-mêmes. » Le passant a raison (de quelle expérience parle-t-il ?). Traverser la peur, avant que de parler. Et découvrir, comme on invente un trésor, qu'à force de regarder de haut, l'apparence impose son empire et tient lieu de politique ou de pensée. « Notre regard nous trompe. [...] Nous nous trompons en les regardant de loin », écrivait le père Joseph Wresinski⁶. Solidement entés sur le savoir, entravés par les concepts qui ne cessent de griffer l'humanité, comment nous laisserons-nous surprendre et dérouter ? Comment laisserons-nous l'abandon nécessaire à la rencontre faire en nous sa demeure ? Comment irons-nous au-devant de l'inconnu, toujours inconnu malgré les heures passées ?

A l'inverse, *ne pas savoir*, ne serait-ce pas *s'exposer* ? Et laisser l'autre être ce qu'il est, comme il veut, sans que jamais mon désir n'obstrue sa route à lui. Ce qui exige, on le devine, que l'être avec, la présence si l'on veut, ou l'écoute, l'attention, ne soient pas assortis de toutes les stratégies qui autorisent et disent ce qu'il faudrait faire..., mais parviennent à n'être que veille ouverte sur le possible que chaque être recèle.

La confiance est à ce prix.

5. Voir Maryvonne Caillaux, *Comme des orpailleurs. De la misère à la pauvreté, les relations comme chemins de libération*, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire de vie et formation », 2010, p.134.

6. Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Eglise*, Paris, Le Centurion, coll. « Les interviews », 1983, p. 74-75.

Car elle naît de l'horizon, la confiance

par Jean-Claude Caillaux

A Eugen Brand

*Il n'existe pas de pont,
seulement l'eau qui se laisse traverser.*

René Char¹

François, Olivier, Mathias, Richard, et encore Jean-Paul, David, Michel... Ou bien par le nom qu'ils ont acquis ou dont on les a affublés, Nanard, Boîte à outils, Dédé, la Chenille, Presqu'île, le p'tit Michel... Des hommes sur l'asphalte, naufragés dit-on. Se frayant une route sous le regard toujours averti des passants, entre l'évitement des uns et la compassion des autres. Inquiétant, suspect, abject ou repoussant, les adjectifs sont informes pour dire ce que vivent et sentent les sans-noms qui hantent la rue, dénudés jusqu'à l'absence et ne rejoignant le monde et sa source qu'à travers un regard, de confiance précisément.

Eux dont l'existence est à l'ombre d'une incessante survie et qui, pour toi lecteur comme pour moi, sont une infinie blessure au cœur du monde, sommes-nous empêchés de les regarder, de les rencontrer, d'être en confiance, en raison de leurs corps défaits, délaissés ? De leurs visages disjoints et de leurs maladies multiples sur la peau, dans la gorge, les bronches, fièvres, fractures, tuberculose ? De leur grande douleur, rupture et malheur, qui les a précipités dans l'abîme ?

Eclipsés de tout ce qui anime les autres. Retirés et absents, on les a rendus aveugles, on les croit muets et aucune parole ne les atteint paraît-il. Eloignés de la lumière plus que l'obscurité des déserts, rejetés *de tout* et *de tous* jusque là où « les pleurs mêmes y empêchent de pleurer, / et la douleur devant les yeux obstrués / se tourne au-dedans en une torture plus grande² », l'enfer... Relégués aux marges « parce qu'ensemble ils font trop de silence contre le bruit³ ». Et pourtant... leurs voix d'exclus misérables dans leurs cris de silence ne seraient-ils pas l'incoercible appel, l'espérance que « du cœur insoupçonné/ remonte,/ la parole qui s'était tue⁴ » ? Une présence en excès convoquant sa propre clarté.

1. René Char, *Recherche de la base et du sommet*, Gallimard, coll. « Poésie », 1971, p. 57.

2. Dante, *La Divine comédie. Enfer*, chant 33, cité par G. Steiner, *Dans le château de Barbe-Bleue. Notes pour une définition de la culture*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », n° 42, 1986, p. 66.

3. Eugène Guillevic, "Exécutoire", dans *Terraqué*, Paris, Gallimard, coll. "Poésie", 1981, p. 243.

4. Pierre Toreilles, *Denudare. Ode*, Paris, Gallimard, coll. "Poésie", 1993, p. 61.